

Prologue

Kufstein, Autriche
16 mars 1939

Le macchabée portait l'uniforme d'un officier SS : manteau long et bottes de cheval noires. Il lui manquait sa casquette d'officier, son arme de poing, ses papiers d'identité et l'anneau *Totenkopf* SS, signe distinctif de tout officier allemand. Le premier soldat arrivé sur les lieux comprit immédiatement la gravité de la situation et appela Berchtesgaden pour demander de l'aide. Après tout, le Wilder Kaiser faisait partie des défenses extérieures du Nid d'aigle.

Moins d'une heure plus tard, le colonel Dieter Bachman arriva à Kufstein avec deux escadrons. Grand, carré, chauve, le colonel regarda ses hommes fouiller le village avec froideur. Bien sûr, les Autrichiens étaient apeurés, mais ils sortirent de leurs maisons sans résistance. Satisfait du déroulement des opérations, le colonel prit une escouade pour gagner la base de la montagne. La journée était froide, tout comme la nuit précédente. Le ciel était gris, et des bourrasques de neige fondue soufflaient sur le sol blanc et gelé. Bachman rejoignit les deux soldats SS autrichiens postés au pied d'une colline boisée de jeunes arbres. Ils lui montrèrent le corps du doigt. Après les avoir renvoyés au village pour participer à la fouille, le colonel gravit la colline seul.

En arrivant près du cadavre, il vit que la victime gisait sur le dos. Ses yeux grands ouverts fixaient le ciel à jamais. Le corps et la tête étaient profondément enfouis dans la

neige. Les bras et les jambes semblaient s'être détendus au moment de l'impact. Bachman secoua la tête et leva les yeux vers la corniche enneigée d'où l'homme avait sauté.

Les flocons piquetaient son visage tandis qu'il s'efforçait de calculer le nombre de mètres entre la saillie et le sol. Quelle que soit sa vitesse, l'homme avait dû chuter durant plusieurs secondes, au moins trois ou quatre. Quatre longues secondes de torture mentale avant la fin. Qu'avait-il pensé au moment où son existence approchait de son terme ? Quelle image de la montagne avait-il emportée dans sa chute ? Dieu seul le savait.

L'officier SS se pencha pour examiner son visage de plus près et, soudain, se mit à sangloter. L'émotion l'avait si brusquement submergé qu'il était incapable de la contrôler. Il mit un genou à terre, espérant dissimuler ses sanglots, espérant passer pour un homme qui peinait à s'agenouiller.

Vain effort. Ses hommes n'avaient apparemment rien entendu. Ou du moins prétendaient-ils ne s'être aperçus de rien. Bachman ôta l'un de ses gants et fit courir ses doigts sur la joue glacée, cireuse, du magnifique visage. Il sentit le picotement d'une barbe naissante. D'un doigt, il dessina ensuite le contour de ses lèvres délicatement retroussées. Puis son sourcil finement arqué. Son expression sereine le confondit. Comment était-ce possible ?

De nouveau, il fixa la montagne. Cela s'était produit de nuit, bien entendu. Dans le noir, le malheureux n'avait sans doute pas vu la montagne dévaler devant lui. Sans doute avait-il fixé le ciel sans point de mire et entendu le cri sauvage du vent. Il avait senti l'accélération de sa chute. Quatre secondes à vivre. Assez pour terrifier n'importe quel homme, telle était la vérité qui le fixait. Oui, pensait l'officier SS, il avait marché vers la mort tel un cathare entrant avec extase dans les flammes du bûcher du Grand Inquisiteur...

1

*Face nord de l'Eiger, Suisse
24 mars 1997*

Ses adeptes l'appelaient l'Ogre. Ses voisins solitaires le surnommaient le Moine ou la Vierge. Près de cent ans après que l'alpinisme fut devenu un sport, il tuait presque tous ceux qui osaient s'attaquer à sa tortueuse face nord. Au fil des années, chacune de ses saillies, anfractuosités, crevasses et dénivellations monolithiques abruptes avait gagné une foule de surnoms colorés. La Cheminée rouge, le Nid d'hirondelle et, plus haut, le Bivouac de la mort désignait le site où avaient péri en 1935 deux grimpeurs allemands qui étaient allés plus loin que tous leurs prédécesseurs. La Traversée des dieux – une vertigineuse paroi qu'il fallait franchir pour atteindre l'Araignée blanche – était le dernier et le plus dangereux des champs de glace. Il devait son surnom aux nombreuses crevasses constellées autour de son centre. Enfin, les Fissures de sortie, fines cheminées de pierre verticales, menaient tout droit au sommet.

La première ascension réussie de la face nord de l'Eiger eut lieu en 1938. Deux équipes, une allemande et une autrichienne, parties à une journée de décalage, s'étaient rejointes pour grimper les Fissures de sortie en une seule cordée. Neuf ans plus tard, l'ascension suivante bénéficia d'un meilleur équipement et des traces laissées par la première équipée. Comme leurs prédécesseurs, les membres de cette équipe laissèrent des cordes et des ancrages dans

leur sillage et redescendirent par la face ouest. Les cordées suivantes firent de même, simplifiant les passages difficiles en positionnant des ancrages et des cordages aux points stratégiques.

Après ces succès, la face cachée de l'Eiger devint un terrain d'expérimentations. Des équipes nationales, puis des grimpeurs solitaires relevèrent le défi. La première ascension en une seule journée fut accomplie en 1950. Une femme vint à bout de la face nord en 1964. Une année auparavant, une équipe de guides suisses tenta une périlleuse descente par câbles depuis le sommet, dans une tentative de sauvetage de deux alpinistes italiens. Ils en sauvèrent un, mais perdirent trois hommes dans l'opération. Une route plus directe fut baptisée John Harlin, en hommage à l'alpiniste décédé en tentant de la franchir. Une descente à skis réussie sur le flanc ouest, le plus jeune alpiniste de l'histoire de l'Eiger, une ascension presque impossible en huit heures trente en 1981... furent autant de records battus.

Mais, malgré sa domestication, à grand renfort de cordes et d'ancrages, malgré les récits détaillés de ses multiples défis et de ses sauvetages en hélicoptère, l'Ogre se réveillait encore parfois de son sommeil, et un grondement s'élevait des Alpes du Sud, tel le feulement d'une bête à l'agonie. Ses vents violents étaient capables d'arracher les liens fragiles qui renaient les grimpeurs à la roche et à la vie. La glace était notoirement instable, la roche, trouée et friable.

Le brouillard avait pris l'habitude de succéder au fœhn doux et clair, comme le jour succédait à la nuit. Il enroulait les grimpeurs d'une gangue si épaisse que les malheureux étaient contraints de progresser à tâtons.

Sans oublier les avalanches de pierres, de glace, de neige, le froid mordant de l'ombre que les rayons du soleil ne venaient jamais chasser et l'intense fatigue des alpinistes, causée par la douloureuse ascension de parois verticales. Neuf personnes avaient péri avant la première ascension réussie, quarante, au cours des décennies suivantes.

Quand Kate Wheeler fit sa première tentative, en 1992, tous les records avaient été établis. L'Eiger était une montagne des Alpes bernoises à l'histoire légendaire. Dangereuse, oui, mais maintes fois arpentée...

Du haut de ses dix-sept ans, Kate n'était même pas la plus jeune alpiniste à s'attaquer à l'Ogre. Elle s'adonnait sérieusement à cette discipline depuis trois ans et était déjà venue à bout de plusieurs gloires en Europe, y compris le spectaculaire Matterhorn.

Le premier jour, Kate et son père grimperent six heures en faisant des blagues à propos de la première équipe père-fille (la liste des premiers sur l'Eiger était si longue qu'elle était source de plaisanteries). Au rythme soutenu où ils allaient, père et fille espéraient atteindre le sommet le lendemain soir, quand une violente tempête de neige vint les surprendre cette nuit-là. Ils montèrent le camp et tentèrent d'attendre la fin du déluge, mais leurs réserves s'amenuisaient, si bien qu'ils finirent par rebrousser chemin.

Kate refit une tentative l'été suivant, avec cette fois pour partenaire un jeune alpiniste allemand rencontré au printemps. Après avoir péniblement traversé les premiers champs de glace arides pendant deux jours, ils firent l'amour au Bivouac de la mort. Décidés à poursuivre leur route le troisième jour, ils se réveillèrent avec un temps idéal et entamèrent l'ascension de la Rampe avec confiance, puis réussirent la Traversée des dieux. Soudain, une broche à glace se rompit au niveau de l'Araignée, faisant dégringoler le partenaire de Kate sur une centaine de mètres. Par chance, il s'en tira seulement avec les jambes brisées.

Pour son troisième essai, Kate s'associa avec lord Robert Kenyon et un guide suisse qui avait gravi la montagne une douzaine de fois. Réussir cette ascension pour leur lune de miel était une idée de Robert.

— On le vaincra..., avait décrété Robert avec l'assurance tranquille d'un homme qui ne connaissait pas l'échec, ou il nous tuera tous les deux. L'un ou l'autre.

Un individu dénué de la passion de Kate aurait sans doute hésité face à une promesse aussi dangereuse, mais la jeune femme avait adoré la proposition. La vie de Robert Kenyon ne supportait ni le compromis ni la patience. Il relevait les défis avec audace et savourait ses victoires comme s'il jouissait d'un droit divin.

Empruntant la route classique de l'ascension de 1938, ils comptaient achever leur périple en trois jours. Le soir du deuxième jour, Alfredo, leur guide, découvrit un amas de neige dans une large crevasse et y creusa un abri pendant que Kate et Robert s'approprièrent une étroite corniche, suspendue tel un cauchemar au-dessus de l'abîme. Après deux jours passés à escalader mètre après mètre en plantant leur piolet dans la paroi gelée, Kate était épuisée.

Pourtant, dans la perspective des trois ou quatre heures de grimpe du lendemain, par beau temps, elle se sentit plus heureuse que jamais. En dessous d'eux, la nuit enveloppait déjà le village de Grindelwald, mais, de leur promontoire, ils distinguaient encore la faible lueur du soleil couchant sur les pics enneigés au loin, à l'ouest. Une fois sécurisés à l'aide d'une corde, tous deux s'assirent sur le rebord, les jambes dans le vide, et dégustèrent leur repas froid, accompagné de thé noir.

Leurs agapes terminées, ils s'installèrent dans un silence confortable, comme un vieux couple marié, même si en réalité ils n'avaient échangé leurs vœux que quatre jours plus tôt. Finalement, désireuse de ramener Robert dans ses pensées, elle murmura dans un soupir :

— Notre dernière nuit.

Belle jeune femme de vingt et un ans à la peau claire, Kate était svelte et d'une force prodigieuse. Avec ses yeux bleus de Nordique et ses cheveux couleur miel, elle aurait pu être mannequin ou actrice, mais, elle était la première à l'admettre, ce n'était pas dans son caractère d'obéir à des ordres ou de jouer les filles mièvres. À trente-sept ans, farouchement beau, athlétique et riche, Robert avait un caractère

égal. Ils s'étaient rencontrés six mois plus tôt lors d'une fête que Luca Bartoli, un ex-petit ami de Kate, donnait dans un hôtel du sud de Gênes. Robert était un vieil ami de Luca. Kate et Robert avaient passé leur première nuit à parler — juste à parler —, mais, à l'aube, tous deux savaient que plus rien ne serait jamais pareil. Kate se disait qu'ils auraient sûrement dû ralentir un peu, qu'il ne fallait pas précipiter les choses, mais tous deux vivaient comme ils grimpaient : rien ne les arrêtait, et surtout pas le bon sens.

Robert rit de bon cœur en entendant le soupir de dépit de sa femme et lui prit la main avec une tendresse bien plus adorable que le désir.

— On dirait que tu aurais bien aimé quelques nuits de plus.

— Oui, une ou deux nuits de plus ne m'auraient pas dérangée, répondit Kate en promenant le regard sur l'univers sombre en contrebas. Tant qu'on continue à grimper dans les hauteurs...

Robert rit de bon cœur.

— Mon Dieu ! Quelle femme ai-je épousée ?

Kate rit à son tour.

— Tu ne diras pas que tu n'étais pas prévenu !

— J'étais prévenu, j'avoue !

Kate sourit avec malice.

— Entre un ex-petit ami et un père possessif, tu as dû en entendre de belles !

— Oui, et tout était vrai ! Tu sais, si je n'avais pas été désespérément amoureux de toi, je les aurais probablement écoutés.

Personne n'avait donné à Kate des informations sur son fiancé. Bien sûr, Robert n'avait pas d'obsessions particulières, pas du genre de celles de Kate, contre lesquelles Luca et son père avaient mis son fiancé en garde. En fait, ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines que Kate apprit que Robert était le septième comte de Falsbury et le propriétaire d'un manoir sur les collines de Devon.

À Falsbury Hall, elle avait eu la surprise de voir des photographies de Robert en train de recevoir une récompense en uniforme militaire anglais. Sous le feu des questions – un interrogatoire virtuel, en réalité –, il avait reconnu que, oui, il avait été décoré pour « bravoure, mérite et autres services rendus à la nation » plusieurs fois. Un héros ? Non, il avait, d'après lui, plutôt l'habitude de se retrouver au mauvais endroit au mauvais moment...

Kate était trop jeune pour faire preuve de pragmatisme, trop accomplie pour avoir l'ambition d'un titre de noblesse ; néanmoins, être appelée lady Kenyon et voir des hommes de l'âge de son père regarder son mari avec circonspection ne lui déplaisait pas. Non que cela eût de l'importance. Elle s'était mariée pour la meilleure des raisons : par amour. Et pourquoi pas ? Robert Kenyon avait les traits sombres et l'air mystérieux d'un Heathcliff, l'orgueil naturel et la moralité indéfectible d'un M. Darcy.

Il connaissait le Premier ministre et avait servi aux côtés de plusieurs membres de la famille royale lors de ses classes dans l'armée. Il avait voyagé partout dans le monde, parlait couramment cinq langues et en comprenait plusieurs autres. Mais, ce qu'elle aimait le plus chez son mari, c'était qu'il ne reculait jamais devant rien.

La seule hésitation de Kate, bien mince à vrai dire, tenait à leur différence d'âge. À trente-sept ans, Robert était de seize ans son aîné. Cela dit, elle était toujours sortie avec des hommes plus âgés, et ce, depuis son seizième anniversaire.

Ses béguins occasionnels pour des hommes plus jeunes, inévitablement des alpinistes, s'étaient toujours affreusement mal terminés.

Avec des hommes plus mûrs, elle n'avait pas à subir le mépris grossier dont les jeunes hommes faisaient preuve quand elle les défiait en combat singulier. Les hommes plus mûrs avaient tout simplement plus d'assurance et semblaient mieux apprécier ses remarquables aptitudes d'alpiniste. Ainsi, il était inévitable que l'homme qu'elle décida fina-

lement d'épouser soit solidement ancré dans le monde et parfaitement bien dans sa peau. Huit, dix, seize années ? Quelle importance ?

— J'espère qu'ils n'ont pas l'intention de bivouaquer avec nous.

Le regard de Kate délaissa les pics enneigés au loin pour se fixer sur les deux silhouettes à flanc de falaise qui progressaient vers eux. Dans le crépuscule naissant, les deux grimpeurs étaient difficiles à distinguer, mais leur rythme soutenu prouvait qu'ils faisaient équipe depuis longtemps. Sans doute avaient-ils grimpé plus vite que leur petit trio. Bien sûr, c'était logique pour une cordée de deux. Néanmoins, ils étaient très bons, c'était évident. Tout en réfléchissant au commentaire de Robert à propos de leur bivouac, Kate observa la saillie où ils avaient élu domicile. Les deux compagnons demanderaient peut-être à partager leur refuge, ce qui ne serait pas chose facile. L'aire de couchage, d'un mètre de large à peine, suffirait tout juste à deux individus. Au-dessus d'eux, un surplomb les protégeait de la chute de pierres. En dessous, une vertigineuse descente de plusieurs centaines de mètres qui échouait dans un glacier.

— Je doute qu'ils tentent la Traversée des dieux dans le noir, répondit-elle.

À l'idée de cette soudaine intrusion, Kate ressentit une pointe d'irritation. Elle ne voulait pas de compagnie dans ces hauteurs. Elle voulait l'entière et totale attention de son mari. Même Alfredo avait été un sujet de discorde, tant elle était hostile à l'idée d'un guide. Mais Robert s'était montré insistant. S'il arrivait quoi que ce soit, argumentait-il, un troisième alpiniste pouvait faire la différence.

Robert continuait à observer leur approche.

— Je ne sais pas, finit-il par répondre. Ça pourrait être intéressant.

Il parlait de l'escalade nocturne d'une paroi que seuls les meilleurs grimpeurs du monde osaient entreprendre de jour !

— *Intéressant* est le terme que j'emploierais pour désigner la Traversée des dieux par un bel après-midi ensoleillé. De nuit, je dirais que c'est carrément dingue !

— Dans quelques heures, ce sera la pleine lune. Si le ciel reste clair, un couple de solides grimpeurs pourrait parvenir au sommet à deux ou trois heures du matin.

Soudain parcourue par un frisson d'excitation, Kate réfléchit à cette folie. L'idée ne l'avait jamais effleurée, mais, désormais, la perspective d'une ascension au clair de lune lui semblait exactement le final qu'il fallait à leur folle escapade. Elle entendit Alfredo souhaiter la bienvenue, selon le rituel suisse (*Grüezi mitenand !*), aux grimpeurs qui venaient d'arriver à sa hauteur. Ils répondirent à Alfredo en haut allemand, puis exprimèrent leur surprise à les voir bivouaquer si près de la falaise. Vu l'espace restreint de leur promontoire, la situation était étrange, mais les alpinistes étaient connus pour leurs capacités d'adaptation.

— Vous voulez bivouaquer ici ? demanda le guide dans un mélange curieux de haut allemand et de suisse allemand.

Alfredo avait l'âge de Robert, mais, avec sa peau tannée comme le cuir et sa barbe grisonnante, il en paraissait cinquante. Il parlait une version rustique du dialecte bernois : un gruaux improbable teinté du charme si particulier des montagnards.

— Pas si on peut faire autrement, répondit le plus grand des deux hommes avec un accent autrichien. On espérait continuer à la lumière de la lune. Mais ça ne vous dérange pas qu'on attende ici deux ou trois heures ?

Alfredo jeta un coup d'œil à Robert et Kate.

— Faut voir avec monsieur.

Les Autrichiens regardèrent la corniche avec surprise, comme s'ils n'avaient pas encore repéré le couple.

Robert déclara en bon haut allemand qu'il n'y voyait pas d'inconvénient.

— Prenez tout votre temps ! Quand avez-vous entrepris votre ascension ?